



Les figures de la mère dans les romans francophones maghrébins

Figures of Mother in Maghrebi French-Language Novels

Syntyche Assa Assa

Article history:

Submitted: June 17, 2025

Revised: July 28, 2025

Accepted: August 12, 2025

Keywords:

Woman, identity, motherhood, mother, patriarchy, representation

Mots clés :

Femme, identité, maternité, mère, patriarcat, représentation

Abstract

This article's aim is to analyze the representations of the maternal character in texts written by five French-speaking novelists from the Maghreb. Within the framework of postcolonial theories, according to Yves Clavaron's analytical model, this study is based on the hypothesis that the character of the mother embodies a negative figure in these authors. The discourse on the maternal figure appears on the one hand to reflect the authors' desire to challenge patriarchy and the prevailing misogyny and on the other hand, to invite a redefinition of feminine identity.

Résumé

Cet article se propose d'analyser les représentations du personnage maternel dans les textes de cinq romanciers francophones du Maghreb. S'inscrivant dans le cadre des théories postcoloniales, selon le modèle analytique de Yves Clavaron, cette étude se fonde sur l'hypothèse selon laquelle le personnage de la mère incarne une figure négative chez ces auteurs. Le discours sur la figure maternelle apparaît d'une part comme le reflet de la volonté des auteurs de contester le patriarcat et la misogynie ambiante, et d'autre part, d'inviter à une redéfinition de l'identité féminine.

Corresponding author:

Syntyche Assa Assa

Université Omar Bongo de Libreville

E-mail : syntouassaassa@gmail.com

Uirtus © 2025

This is an open access article under CC BY 4.0 license

Introduction

Rares sont les sujets qui ont autant passionné chercheurs et écrivains que le statut de la femme dans les sociétés arabo maghrébines. On ne compte plus les travaux en sciences humaines et sociales sur la question de la condition féminine au Maghreb depuis l'avènement des études postcoloniales. Si la plupart de ces travaux abordent la condition féminine au Maghreb dans une perspective générale, quelques-uns d'entre eux seulement s'attardent sur le thème de la maternité. Mais dans le domaine littéraire, les analyses sur la maternité dans le champ maghrébin francophone sont quasi-inexistantes.

On peut néanmoins citer l'article de Zohra Mezgueldi « La maternité dans la littérature féminine au Maroc » qui interroge le thème de la maternité dans les écrits de femmes marocaines ainsi que le chapitre intitulé « Au nom du père (et de la mère) » tiré de *Leur pesant de poudre* de Marta Segarra qui analyse les images du père et de la mère dans les textes francophones écrits par des auteures maghrébines. Notre article ayant pour titre : « Les figures de la mère dans les romans francophones maghrébins » s'inscrit dans le sillage de ces travaux mais dans une perspective incluant tant les écrits d'hommes que de femmes dans l'espace francophone maghrébin (Algérie, Maroc et Tunisie). Il s'agira de faire une lecture croisée des textes d'Ali Boumahdi, de Tahar Ben Jelloun, de Maïssa Bey, de Malika Mokeddem et de Fawzia Zouari. Cette étude, résolument comparatiste interroge les représentations de la mère dans les textes de ces cinq romanciers. Notre hypothèse entend démontrer que la mère en tant que personnage n'incarne pas une figure positive dans ces textes.

Le regard porté sur elle et les représentations qui en découlent sont essentiellement négatifs et ne peuvent être appréhendés qu'en relation avec l'imaginaire arabo-maghrébin fondé sur un ordre patriarcal dont la misogynie n'est plus à démontrer. Pour mener notre analyse nous avons choisi comme cadre méthodologique les théories postcoloniales, plus précisément la poétique de Yves Clavaron qui constitue un prolongement des travaux de Jean-Marc Moura. Ce dernier en effet établit un lien entre les littératures postcoloniales et les contextes socioculturels dont elles émergent. A propos des études postcoloniales Moura affirme ceci : « Les études postcoloniales vont donc s'efforcer de rendre justice aux conditions de production et aux contextes socioculturels dans lesquels s'ancrent ces littératures » (7). Il ajoute plus loin : « Aux yeux de la critique postcoloniale, l'œuvre vise à se situer dans

le monde en se branchant sur un ensemble socio-culturel enraciné en un territoire (111) Pour Moura les œuvres francophones peuvent difficilement être désancrées de leur situation d'énonciation.

A l'instar de Moura, le modèle analytique de Clavaron repose sur une relation incontestable entre le texte littéraire et son contexte d'énonciation. Cette poétique nous semble appropriée du fait que notre corpus littéraire se caractérise par « une inscription forte dans son espace d'énonciation qui est en même temps un espace de coexistence entre différents univers symboliques, autochtones et européens » (Clavaron 11). De plus, la poétique de Clavaron offre l'avantage de constituer un ensemble théorique pluridisciplinaire, qui interroge les représentations et les identités individuelles et collectives ainsi que les discours portant aussi bien sur l'histoire que sur la sociologie et l'anthropologie (Clavaron 18). La question centrale de notre étude est donc la suivante : Quel est le traitement poétique de la figure maternelle dans les romans francophones maghrébins ? Pour y répondre, nous analyserons les principales représentations de la mère qui émergent de ces romans avant d'examiner les liens qu'elles entretiennent avec les valeurs socio-culturelles arabo-maghrébines.

I- Les représentations de la figure maternelle dans les textes littéraires

Deux figures ou représentations principales de la mère émergent de notre corpus : une mère asservie et réifiée et une mère toute-puissante et tyrannique.

I-1. La mère : une victime réifiée

Dans la plupart des textes littéraires maghrébins francophones la mère apparaît comme un être faible, entièrement soumis à son mari. A ce propos Zohra Mezgueldi fait remarquer : « De [l'] image de la mère chez les écrivains, nous retiendrons la soumission, la passivité et la subordination qui la caractérisent » (55). C'est le cas dans *Le village des Asphodèles* d'Ali Boumahdi où la mère du personnage principal Ali, n'a pas plus de valeur qu'une truie aux yeux de son mari : « Décidément, tu réussis mieux qu'une truie qui met bas une nombreuse portée » (66). L'époux ici recourt à une antiphrase, « figure préférée de l'ironie » (Bacry 220) qui consiste à utiliser des mots ou des phrases ayant un sens contraire à l'idée qu'on veut exprimer. En effet, l'intention du

père n'est pas de féliciter la mère mais plutôt de lui reprocher sévèrement d'avoir encore mis au monde une fille alors qu'il attendait désespérément un garçon. L'allusion à la truie est donc une métaphore qui déshumanise la mère en la rapprochant d'une bête. Tahar Ben Jelloun va plus loin en représentant dans *La nuit Sacrée* une mère passive et réifiée :

Surtout pas ta mère, une femme sans caractère, sans joie, mais tellement obéissante, quel ennui ! Être toujours prête à exécuter les ordres, jamais de révolte, ou peut-être se rebellait-elle dans la solitude et en silence. Elle avait été éduquée dans la pure tradition de l'épouse au service de son homme [...] Elle tombait enceinte année après année et me donnait fille sur fille ; elle m'encombraient avec sa progéniture jamais désirée ; [...] Ta mère n'avait aucun désir. Éteinte. Elle a toujours été éteinte, fanée. (Ben Jelloun 21-23)

La mère apparaît comme un être servile sans personnalité, ni volonté. L'adjectif « éteinte » habituellement utilisé pour qualifier des choses comme les astres et l'adjectif « fanée » employé généralement pour parler d'une fleur défraîchie et flétrie, constituent des métaphores que le mari utilise pour illustrer l'absence de vivacité, la passivité et l'invisibilité de son épouse. L'emploi métaphorique de ces épithètes participe ainsi à la réification de la figure maternelle.

En effet, tout comme une étoile éteinte et une fleur fanée ne servent plus à rien, de même la mère n'est plus utile. Elle ne l'a d'ailleurs jamais été puisque l'adverbe « toujours » souligne ici la pérennité de son inertie. Ainsi ce qui caractérise la mère, c'est sa passivité, son effacement, voire son inexistence. Et dans la fonction maternelle, qui aurait pu l'extirper de cet état d'insignifiance, elle se révèle encore inutile puisqu'elle ne met au monde que des filles, une descendance jugée encombrante par son mari. Ces extraits révèlent à quel point la mère est jugée inutile et indésirable lorsqu'elle n'a pas donné naissance à des fils. Ils soulignent la misogynie d'une communauté qui n'accorde aucune valeur au sexe féminin tout en survalorisant le sexe masculin.

La maternité extirpe la femme de l'état de non-existence dans laquelle son sexe la confine certes, mais elle n'acquiert une certaine valeur que dans la mesure où elle donne naissance à des fils. C'est ainsi qu'on peut lire dans *Les Hommes qui marchent* : « Deux garçons d'un seul coup ! Yamina s'était mise à

exister grâce à son ventre. C'est grâce à lui aussi qu'elle avait parfois droit au chapitre de la protestation. [...] Cependant, pour parler d'elle, Tayeb disait désormais « la mère de mes fils ». Un signe qui ne trompait pas » (Mokeddem 116). Dans ce passage, la maternité est présentée comme l'unique moyen par lequel la femme acquiert une certaine importance. En effet, Yamina était déjà mère de deux filles, mais c'est seulement à la naissance de ses fils, qu'elle se met à exister aux yeux de son époux. C'est uniquement à partir de ce moment qu'il emploie l'expression « la mère de mes fils » pour parler d'elle. En la désignant par une périphrase et non par son nom, Tayeb met en avant la fonction maternelle de son épouse, la seule qui lui octroie de la valeur. Cette expression périphrastique révèle également la misogynie ambiante, car Tayeb ne dit pas « la mère de mes enfants » mais « la mère de mes fils », occultant ainsi l'existence des filles qu'il a eues avec Yamina. Comme on peut le constater la maternité ne valorise l'épouse que lorsqu'elle met au monde des fils. Toutefois, avoir des garçons n'est pas toujours synonyme d'une meilleure considération pour la mère.

Dans *Hyzia*, par exemple, la mère a bien donné naissance à des fils, mais la description qui en est faite reste toujours peu flatteuse : « La mère [...] Quatre-vingts kilos de chair fraîche et comestible, si j'en crois les regards éloquentes du père les jours où il lui intime l'ordre de lui apporter Dieu sait quoi au moment de la sieste [...] Docile, toujours. [...] Respect pudeur soumission silence obéissance dévouement discrétion abnégation etc. [...] Les mots qui ont éteint toute lumière en elle » (Bey 29, 30). Ici la mère est décrite par l'aînée de ses filles. Et pourtant elle n'échappe pas à la représentation réifiante et servile qu'en font les époux dans les extraits de Boumadhi et Ben Jelloun analysés précédemment. En effet, la périphrase « Quatre-vingts kilos de chair fraîche » et l'adjectif « comestible » dépossèdent la mère de son humanité. Elle devient semblable à du bétail ou à des aliments. Enfin l'énumération dans cet extrait des qualités traditionnellement associées à la femme telles que la docilité, la discrétion et la soumission n'a pas pour effet de valoriser la mère mais plutôt d'illustrer le processus de dépersonnalisation que le discours patriarcal a opéré en elle.

L'image de la mère faible et victime par le système patriarcal est un poncif de la littérature maghrébine francophone. Le mépris dont elle est l'objet devient finalement une dénégation de son existence tant qu'elle n'a pas

assuré le lignage en donnant naissance à des fils. Toutefois, on relève aussi dans quelques textes de cette littérature une autre figure de la mère : celle d'une femme forte qui assure la pérennité de l'ordre patriarcal.

I-2. La mère toute-puissante et tyrannique

La figure de la mère toute-puissante n'est pas celle qu'on rencontre la plupart du temps dans les textes littéraires francophones maghrébins où prédomine l'image de la mère faible et réifiée. Mais on la retrouve principalement dans les textes écrits par des femmes. Cette représentation maternelle illustre le pouvoir que la maternité confère à la femme au sein de sa communauté. Ce pouvoir n'en fait pas l'égale de l'homme car l'autorité qu'elle acquiert va surtout s'exercer sur les autres membres de la famille à savoir ses brus, ses filles et ses fils. A ce propos Marta Segarra affirme : « Elle [la mère] est assimilée alors au passé, à la tradition dont elle s'érige en gardienne » (101). Ainsi la mère apparaît dans ces textes comme l'incarnation des traditions. Son rôle consiste alors à veiller au strict respect de celles-ci par sa progéniture. Et c'est dans l'exercice de cette fonction de « gardienne » qu'elle devient très puissante et exerce une sorte de tyrannie sur les autres membres féminins de son univers domestique. La mère finit ainsi par s'imposer comme l'obstacle principal à l'épanouissement de ses filles.

C'est ainsi qu'elle apparaît dans *Les Hommes qui marchent* où l'on peut lire : « Il n'y avait jamais de place pour Leïla dans son giron ou contre sa poitrine. Tout comme les mots de la tendresse réservés aux garçons. La fillette ne recevait d'elle qu'ordres et remontrances : « Prépare le biberon du petit ! La soupe de l'autre ! Prends ton frère, ne le laisse pas pleurer comme ça ! Torche celui-ci ! Va étendre le linge ! Pourquoi me regardes-tu comme ça ? » (Mokeddem 115). La vie de Leïla apparaît ici comme une suite interminable de corvées domestiques. Pour sa mère, la fillette est d'abord là pour l'aider dans ses tâches et s'occuper de ses frères. C'est une formation à son futur rôle d'épouse et de mère. Injuste, Yamina ne manifeste sa tendresse qu'à ses fils tandis qu'elle se montre dure avec sa fille qu'elle traite comme une servante. Cette image de la mère qui favorise ses fils au détriment de ses filles est encore plus flagrante dans *Par le fil je t'ai cousue* de Fawzia Zouari où la narratrice déclare au sujet de sa mère : « Elle avait pour ses garçons une admiration sans limites, répétant que le dernier d'entre eux valait la meilleure de ses filles »

(183). Comme le montre cet extrait, l'amour de la mère pour ses fils n'a d'égale que son mépris pour ses filles. Par ses paroles et son attitude elle inculque à ses filles un sentiment d'infériorité voire d'insignifiance face au sexe masculin. En agissant ainsi la mère instaure la discrimination sexuelle parmi ses enfants et reproduit la misogynie dans son foyer. Elle ne participe plus simplement à l'asservissement de ses filles, elle en devient l'artisan.

L'importance que les mères accordent à leur rôle de gardiennes des valeurs ancestrales ressort de cet extrait des *hommes qui marchent* : « Chantant un répertoire consacré, elles dirent l'angoisse des mères pendant ces instants des noces de leur fille. Rude épreuve pour toutes. Avaient-elles été les dignes dépositaires de leur tradition ? Elles allaient enfin le savoir. Dieu fasse qu'elles aient sauvegardé l'honneur de leur famille » (*Mokeddem* 238). La lourde responsabilité de protéger l'honneur de la famille revient aux mères. La question qu'elles se posent révèle que c'est avec une fierté mêlée d'angoisse qu'elles s'acquittent de leur devoir de préserver la virginité des jeunes femmes jusqu'au mariage. L'honneur qu'elles accordent à cette mission et à leur réputation est si élevé qu'elles sont prêtes à tout pour réussir. Dans *Hyżia*, par exemple, la mère se livre régulièrement à des fouilles minutieuses pour s'assurer de l'intégrité de ses filles :

De temps à autre, le matin après notre départ, ma mère passe au peigne fin tous les coins et recoins de notre chambre. Elle fouille partout. [...] Dans les livres et les cahiers, qu'elle secoue pour voir si un papier compromettant, une photo, une adresse, un numéro de téléphone ne s'y cache pas. Elle retourne toutes les poches de nos vêtements, gilets, vestes, robes. Elle déplie et replie tout ce qui est déjà rangé. Elle déplace les lits. Regarde sous les matelas. Fait l'inventaire des trousseaux de toilette et des sacs. Inspecte le contenu des boîtes à chaussures qui nous servent de boîtes de rangement. Plus méthodique, plus minutieuse encore que le plus minutieux des inspecteurs chargés d'une enquête criminelle. (Bey 48)

La mère de la narratrice est tellement hantée par la peur du déshonneur qu'elle viole l'intimité de ses filles en inspectant de fond en comble leur chambre. En comparant la minutie de la mère à celle du plus rigoureux des inspecteurs, la narratrice révèle l'acharnement de cette dernière à éliminer tout obstacle risquant d'éclabousser la réputation familiale. Cette comparaison révèle

également le manque de confiance de la mère envers ses filles. Dans *Par le fil, je t'ai cousue*, cette méfiance pousse la mère à traiter cruellement ses filles comme on peut le voir dans ce passage :

Entre-temps, maman ne semblait nullement regretter sa décision d'avoir enfermé mes sœurs. Elle n'avait pas renoncé à les battre ni à les injurier. Je voyais Atika et Warda compter les plaies, les bleus laissés sur leur peau, la trace des cheveux arrachés par poignées sur leur crâne.

- Vous ferez ma honte ! leur jetait-elle. Petites garces ! Bâtardes ! » (Zouari 197).

Comme en témoigne cet extrait, la mère est un véritable bourreau pour ses filles. Elle les terrorise tant par ses actes que par ses paroles. Des paroles injurieuses aux actes de violence physique, la mère n'épargne aucun mauvais traitement à ses filles. Sa cruauté atteint le paroxysme lorsqu'elle menace de tuer la dernière d'entre elles pour l'obliger à révéler la relation amoureuse de son aînée :

Elle se tourna vers l'armoire et ouvrit le tiroir d'en bas. Quand elle se releva, elle tenait un grand couteau dans la main. Je n'eus pas le temps de réagir. Elle m'agrippa par les cheveux, me força à baisser la tête et je sentis le froid du métal sur ma nuque. J'essayai d'échapper à sa poigne.

- Mais, maman !
- Tu parles ou je t'égorge. [...]

Je sentis la pointe du couteau sur ma chair et mon sang se glacer dans mes veines. Son bras pressait tellement fort sur ma gorge que j'étouffais.

- Parle ou je te tue ! ». (Zouari 263)

La mère apparaît dans ce passage comme un être tout-puissant qui a le droit de vie et de mort sur ses filles. L'usage du coutelas et la tentative de strangulation rappellent des méthodes de torture. En y recourant sur sa fille de dix ans, la mère fait preuve de barbarie. Loin d'être un rempart pour ses filles, la figure maternelle s'impose finalement dans ces textes comme le bras armé du système patriarcal contre le sexe féminin.

II-De la société aux textes littéraires

Les analyses que nous avons menées jusqu'à présent nous ont permis de

relever deux principales représentations de la mère dans plusieurs romans maghrébins francophones : une figure maternelle faible et victime du système patriarcal et une figure maternelle forte et oppressive. Aucune de ses représentations ne présente la mère sous un jour favorable. Cela nous amène à interroger les raisons de cette représentation péjorative de la mère dans les œuvres littéraires.

II-1 : Les représentations socio-culturelles de la mère et de la maternité

Dans « La maternité dans la littérature féminine au Maroc » Zohra Mezgueldi fait remarquer que « la littérature féminine au Maroc reflète les représentations socio-culturelles de la maternité » (Mezgueldi 1) montrant ainsi que ces écrits sont profondément ancrés dans leur contexte d'énonciation. Il en est de même pour les textes qui constituent notre corpus ; ils sont profondément enracinés dans leur espace d'énonciation (Algérie, Maroc et Tunisie) et les images qu'on y retrouve sont tributaires des représentations socio-culturelles de la femme, de la mère et de la maternité. Si on peut retenir de manière générale que la condition féminine au Maghreb est doublement liée aux traditions ancestrales et à la religion islamique qui accordent les pleins pouvoirs aux hommes et font des femmes des êtres subalternes⁵⁹, force est de constater que sa valeur et son statut tendent à changer une fois mère. Zohra Mezgueldi affirme à ce sujet : « La maternité [...] est un passage obligé, une condition et une finalité en soi. Elle permet à une femme d'avoir une place dans la famille et dans la société et d'avoir ainsi un statut » (2). La maternité apparaît ici comme un précieux sésame qui donne accès à une certaine félicité. Cette vision est prescrite par le discours religieux comme en témoigne ce célèbre hadith du Coran : « Le paradis se trouve sous les pieds des mères ». A ce propos Boudhiba parle d'« un véritable royaume des mères » et d'un « culte de la mère » (Boudhiba 261-262), soulignant ainsi, la place de choix accordée à cette dernière en Islam. La sociologue et anthropologue Rahma Bourqia quant à elle parle de « l'utérus sacré » (Bourqia 19) et rappelle que dans les cultures arabo-maghrébines et particulièrement au Maroc, mettre au monde des enfants fait entrer la femme dans une relation privilégiée avec Dieu. Elle déclare en effet : « Après avoir mis au monde un enfant, la femme accède à la maternité qui rehausse son

⁵⁹ Lire à cet effet *Etre femme au Maghreb et en Méditerranée* d'Andrée Dore-Audibert et Souad Khodja ou encore « La femme, son corps et l'Islam » de Yamina Fekkar.

statut non seulement parmi les hommes, mais aussi avec Dieu. Ne dit-on pas d'une femme qui a eu beaucoup d'enfants que « Dieu a lavé ses péchés avec ses enfants » ? L'acte d'enfanter rapproche donc la femme de Dieu » (Bourquia 83). Ces propos mettent en évidence la dimension religieuse de la maternité. Cette survalorisation de la figure maternelle en Islam fait écho aux représentations traditionnelles de la mère.

Les traditions arabo-maghrébines ne reconnaissent la femme qu'à travers son rôle de mère. A cet effet, l'anthropologue et psychanalyste Malek Chebel déclare : « Double personnage, double statut, double appréciation : pour que la femme puisse vraiment exister et trouver sa voie, il lui faut être mère » (56). Comme le montrent ces paroles, le sexisme présent dans ces sociétés est si puissant que l'existence du sujet féminin est réduite à sa capacité à procréer et à perpétuer la lignée familiale. La maternité constitue pour l'épouse, d'après Boudhiba « Un véritable système d'assurance vieillesse, d'assurance maladie, une garantie contre le destin [...] Avoir des enfants dans la société traditionnelle arabo-musulmane est l'élément fondamental de la sécurité pour une femme » (Boudhiba 263). La maternité apparaît alors comme le but ultime de l'existence féminine ; car elle constitue le gage du passage de la non-existence à l'existence. Mais la maternité ne confère pas systématiquement à la femme autorité et honneur. Encore faut-il qu'elle mette au monde des enfants mâles : « pour être mère à part entière, il lui faut enfanter le plus possible et enfanter des garçons » (Chebel 606). Dans le même ordre d'idées Boudhiba parle « du prestige, de l'honneur, de la "présence" que confère une descendance surtout si celle-ci est nombreuse et mâle » (263). Naâmane-Guessous quant à elle affirme que « le comportement familial n'est pas le même selon le sexe du nouveau-né. Ainsi, lorsque vient la nouvelle de l'accouchement, les femmes poussent-elles trois ululements pour un garçon, mais un seul pour une fille, ou aucun. A partir de cet instant, l'écart commence à se creuser entre garçon et fille : le garçon sera favorisé en d'innombrables occasions » (Naâmane-Guessous 16). Ces déclarations mettent en évidence le climat misogyne qui prévaut au sein des sociétés arabo-maghrébines car l'autorité acquise par la mère est tributaire du sexe de ses enfants. La naissance d'un fils est une sorte de consécration pour les épouses

car elle leur sert pour le dire avec Marta Segarra « “d’assurance à vie” et leur procure le respect dont elles jouiront dans leur âge mûr » (100). La reconnaissance sociale procurée par la naissance d’un fils pousse les épouses à ne désirer qu’une descendance mâle et à mépriser leurs filles. La survalorisation du garçon au détriment de la fille tout comme la sacralisation de la mère au détriment de la femme et de l’épouse révèlent et accentuent l’ampleur de la misogynie. Boudhiba affirme à cet effet :

Mais en insistant sur le rôle géniteur de la femme on valorise la mère. La misogynie en acte refoule la femme dans son rôle maternel et instaure par là même un véritable royaume des mères. [...] L’étude de la sexualité dans les sociétés arabo-musulmanes révèle que la déréalisation du statut féminin a fini pratiquement, et à quelques exceptions près, par enfermer la femme dans un double rôle : d’objet de jouissance et de génitrice. Dans un cas comme dans l’autre nous avons affaire à une femme-objet. (261)

Ainsi le culte de la maternité loin d’ennobler la femme contribue plutôt à sa réification dans la mesure où il ne reconnaît que sa fonction maternelle. En effet, c’est la mère et davantage la mère de fils qui est sacralisée et vénérée et non la femme ou l’épouse qui est aimée et honorée. De la naissance au mariage la jeune fille vit dans l’anonymat et l’invisibilité totale. Seuls le mariage et la condition d’épouse la sortent de cette inexistance. Mais c’est la maternité qui finalement lui accorde de la valeur et l’élève au-dessus des autres femmes. Et c’est contre cette vision de la femme et de la mère, contre cette misogynie organisée et institutionnalisée que s’insurgent les écrivains de notre corpus.

II-2 : De la mère comme un contre-modèle

Les représentations négatives de la mère dans les textes écrits aussi bien par les hommes que par les femmes répondent à une nécessité impérieuse de dénoncer la réification de la femme et de contester la relégation de cette dernière à son rôle maternel. L’image de la mère faible et opprimée met en évidence la discrimination sexuelle qui est au fondement du système patriarcal arabo-maghrébin et qui établit la suprématie de l’homme sur la femme. Cette figuration péjorative de la mère, loin d’entériner une conception négative du sexe féminin en constitue une critique acerbe en ce qu’elle révèle les violences physiques et psychologiques faites aux femmes.

Dans ce premier cas de figure, devenir mère ne suffit pas à extirper la femme de la situation infernale dans laquelle elle évolue à cause de son sexe. Bien au contraire, la maternité achève le processus de réification de la femme entamé par le diktat patriarcal, dès sa naissance. En effet, la condition de mère telle qu'elle apparaît dans ces textes, empêche l'épanouissement de la femme et la maintient sous le pouvoir oppressif de l'homme. C'est d'ailleurs le discours que tient Yasmine le personnage principal du *Siècle des sauterelles* : « Jamais ma vie ne sera sacrifiée à ses ogres insatiables, les ventres ! Jamais mon ventre ne portera d'enfant ! Avec leur regard d'ange, les enfants enchaînent les femmes et participent à leur immolation » (Mokeddem 266). Ainsi la maternité constitue dans ces textes l'un des nombreux moyens par lesquels le système patriarcal asservit la femme. D'où une représentation péjorative de la figure maternelle qui selon Zohra Mezgueldi traduit une volonté de s'affranchir du diktat de l'ordre patriarcal. Elle déclare en effet que « Dans cette représentation de la mère se joue la question de l'émancipation de la femme qui veut exister en tant que telle, en tant que corps désirant. L'émancipation s'inscrit d'abord par rapport au modèle présenté comme archaïque, conservateur et réduisant la femme au rôle de procréatrice et de gardienne de traditions qui l'entravent » (9). A travers cette figure maternelle faible et opprimée, se lit donc le rejet d'une vision essentialiste de la femme qui repose uniquement sur ses attributs biologiques et consiste à ne voir en elle qu'un moyen de perpétuer la lignée familiale.

A l'instar de l'image de la mère opprimée, la figure de la mère oppressive, que l'on ne retrouve que dans les écrits de femmes, s'inscrit également dans une logique de contestation et de dénonciation du sort subi par les femmes. Mais cette fois, c'est la cruauté des mères et leur complicité dans le maintien de l'ordre patriarcal qui sont mises en évidence. En effet, en tant que gardiennes des traditions et préceptrices, ce sont elles qui enseignent à leurs enfants la toute-puissance du sexe mâle et l'insignifiance du sexe femelle. Ce faisant, elles contribuent à l'asservissement de la femme et assurent la pérennité de ce système phallogratique. C'est cette triste réalité que la narratrice de *Hyzia* dénonce en ces termes :

Avant qu'elles n'entament leur litanie, je sais quelles en seront les paroles. J'en connais les refrains. Elles perpétuent ainsi, dans un choral bien connu, le chant appris depuis des temps immémoriaux.

« Nous/femmes/sommes venues au monde/pour consacrer notre vie tout entière aux autres/ Obéir /Servir /Subir/ Accepter d'être/ et de faire/ ce que les autres/ en premier lieu/ les parents /décident pour nous/Et puis une fois/ mariées/ donner la vie/ C'est notre fonction/ C'est notre seule raison d'être /C'est notre mission sur terre.»
Malheur à celles qui veulent briser le cercle, à celle qui veulent forcer le destin ! (Bey 54)

Ce passage démontre avec force l'implication des mères dans le maintien de la domination masculine. Le chant dont parle la narratrice désigne sans doute le discours traditionnel repris par les mères à l'intention des filles. Les expressions « litanie » « chorale » et « temps immémoriaux » renforcent l'idée selon laquelle toutes les mères, depuis des générations, inculquent à leurs filles l'idéologie patriarcale. Aucune d'elles ne semble disposer à changer les choses. Bien au contraire, elles s'opposent à toutes celles qui voudraient s'émanciper. Il ne serait donc pas exagéré de dire que les mères sont tout aussi responsables et coupables de la réification de la femme. C'est à cette conclusion que parvient également Bagassa, l'héroïne de Zouari quand elle dit : « Je me demandais encore une fois pourquoi maman était si sévère avec nous alors que nous étions des filles comme elle. Pourquoi était-elle prête à faucher nos vies au nom de cet « honneur » dont s'enorgueillissaient les mâles ? [...] Il y aurait dans le malheur des femmes la main des femmes, maman en était l'illustration (197).

La mère de la narratrice et par extension, les mères, ne sont pas de simples spectatrices de la violence exercée sur les femmes, elles y participent, quand elles n'en sont pas les instigatrices. Cela nous amène à questionner les raisons de cette participation des mères à la violence qui est faite à leur propre sexe. Malika Mokeddem tente d'y répondre dans un entretien avec Yolande Helm. Elle déclare :

Quand les femmes devenaient âgées, quand la femme avait atteint ce rôle d'asexuée en quelque sorte, c'était elle qui prenait en main toute la tribu et qui reproduisait sur ses petites filles, brus, ce dont elle avait souffert parce qu'il leur semblait que c'était un parcours initiatique, un apprentissage au bout duquel elles obtenaient le droit de régner sur toute une tribu [...] C'était leur seule chance de finir leur vie dans la tranquillité, adulée, choyée par quantité d'enfants et de petits-

enfants. (Helm 46-47)

Ces propos de Malika Mokeddem montrent que les femmes ont aussi leur intérêt à perpétuer le système traditionnel patriarcal. En effet, le maintien de cet ordre confère aux mères un énorme pouvoir sur le reste de la tribu. Ainsi pour la romancière, la participation des mères au maintien de l'ordre patriarcal est motivée par une sorte d'instinct de survie et par la conviction que le seul moyen de tirer profit de ce système immuable, est de le perpétuer. Elles n'agiraient donc pas par pure méchanceté mais par nécessité. Cette lecture des faits se rapproche de celle du Sociologue Pierre Bourdieu qui voit dans cette attitude des mères une forme d'« incorporation de la domination masculine » (39) et non une volonté délibérée d'asservir les autres femmes. En effet, pour lui les femmes reconduisent malgré elles la violence qui leur est faite simplement parce qu'elles ont incorporé le « préjugé défavorable contre le féminin » véhiculé par la vision androcentrique (52). Il ajoute :

Et les femmes elles-mêmes appliquent à toute réalité, et, en particulier, aux relations de pouvoir dans lesquelles elles sont prises, des schèmes de pensée qui sont le produit de l'incorporation de ces relations de pouvoir et qui s'expriment dans les oppositions fondatrices de l'ordre symbolique. Il s'ensuit que leurs actes de connaissance sont, par là même, des actes de reconnaissance pratique, d'adhésion doxique, croyance qui n'a pas à se penser et à s'affirmer en tant que telle, et qui « fait » en quelque sorte la violence symbolique qu'elle subit. (54)

Ainsi d'après Bourdieu, les femmes âgées et les mères dans le monde arabe agiraient violemment parce qu'elles sont formatées par le système patriarcal, si bien qu'à leurs yeux, leur attitude est naturelle et leurs agissements justifiés. Elles auraient si bien intériorisé les valeurs imposées par les dominants, en l'occurrence les hommes, qu'elles deviennent à leur corps défendant, les artisans de leur propre domination. Cela semble être le cas pour le personnage de M'ani qui « ne manquait pas de houspiller sa belle-fille, ma mère, qui baissait la tête et souvent ravalait ses larmes. Elle ne faisait que reproduire avec elle ce qu'elle-même avait vécu avec sa propre belle-mère qui l'avait maltraitée [...] Une belle-mère qui avait subi les mêmes vexations et sans doute les mêmes reproches de la part de la mère de son époux » (Bey 66). Ici la narratrice analyse le comportement de sa grand-mère comme une simple reproduction de la violence dont elle avait été elle-même victime de la part de sa belle-mère.

M'ani serait donc l'exemple patent de l'incorporation de la domination masculine dont parle Bourdieu.

A cette thèse bourdieusienne s'oppose celle de l'anthropologue et psychanalyste Ghita El Khayat-Bennai qui voit plutôt dans cette implication des mères, une forme de méchanceté et de vindicte. Elle les décrit en effet comme des personnes : « acharnées à contrecarrer l'épanouissement et l'émancipation des jeunes filles et des jeunes femmes [...] meilleures alliées de l'homme pour servir son ordre et son règne à lui » (El Khayat-Bennai 43). Et pour expliquer cet acharnement elle ajoute : « C'est croyons-nous, parce que le psychisme des vieillardes est authentiquement castrateur et agressif, délétère après qu'elles furent elles-mêmes confrontées au drame de la féminité : je te fais ce que j'ai subi, pour me venger, pour conjurer ma souffrance, dépasser ma faiblesse, défier ma mort et libérer mon sadisme (109). Ce serait donc par vengeance et cruauté que les femmes plus âgées maltraitent les plus jeunes. Les mères éprouveraient ainsi un malin plaisir à persécuter leurs filles. Cette thèse est corroborée par Camille Lacoste-Dujardin qui affirme le caractère vindicatif des mères en les qualifiant d'« apôtres zélés de la domination masculine, les artisans de son inculcation, de sa reproduction » (Lacoste-Dujardin 9). Ce sadisme maternel trouve son illustration dans *Par le fil, je t'ai cousue* où la narratrice déclare : Maman s'est autoproclamée le porte-voix de la loi patriarcale et considérait cela comme une prise de pouvoir » (Zouari182). Pour la mère imposer sa loi dans le foyer, notamment sur ses filles, c'est prendre le pouvoir à son tour ; un privilège et un plaisir qui jusque-là n'étaient réservés qu'aux hommes.

Que l'oppression exercée par les mères soit un fait délibéré ou au contraire inconscient dans une société où la femme n'est reconnue que par sa fonction maternelle, elle n'en ternit pas moins leur réputation. L'image de la mère oppressive constitue une fois de plus un procès contre les représentations socio-culturelles maghrébines de la maternité. Ce n'est pas la fonction maternelle qui est rejetée par les auteurs, mais la maternité telle que conçue par le système patriarcal. En représentant les mères comme des êtres cruels envers leur propre sexe ou comme des femmes opprimées, les auteurs font de la maternité, non plus un privilège mais un handicap qui contribue à la dévalorisation voire à la négation du sujet féminin. Les écrivains et particulièrement les écrivaines refusent ici de définir la femme par ses

fonctions biologiques et c'est sans doute pourquoi comme le fait remarquer Marta Segarra, peu de narratrices et d'héroïnes sont mères dans les romans écrits par les femmes (100).

Les romanciers par ces représentations négatives de la mère condamnent fermement le modèle traditionnel de la femme érigé par le système patriarcal. Si la maternité est bel et bien une fonction naturelle féminine, elle ne saurait définir la femme. Ces auteurs déconstruisent avec force le mythe de la femme-mère, pour redonner à chaque femme le droit de se penser en dehors des cadres patriarcaux.

Conclusion

Personnage secondaire des fictions francophones maghrébines, la mère est l'illustration par excellence de la violence exercée par le système patriarcal sur l'individu et précisément la femme. La lecture croisée des textes et la dimension comparatiste de cette analyse ont permis de relever deux principales représentations, toutes deux peu flatteuses et dévalorisantes de la mère. Sous l'effet du diktat patriarcal, elle devient une figure ambivalente : à la fois victime et agresseur, innocente et coupable de l'oppression subie par son propre sexe. Influencées par l'imaginaire socio-culturel de leur espace d'énonciation, les images de la mère faible et oppressive relevées dans le corpus ne sont pas une reproduction béate de la réalité sociale maghrébine mais constituent une critique acerbe d'un système traditionnel réifiant. En dénonçant les dérives d'une idéologie fondée sur la maternité comme essence féminine et condition d'existence de la femme, les auteurs et notamment les écrivaines entendent déconstruire les canons traditionnels de l'identité féminine et invitent subtilement à une reconstruction de celle-ci hors des sentiers tracés par l'ordre patriarcal.

Œuvres citées

- Bacry, Patrick. *Les figures de style*. Belin, 1992.
Ben Jelloun, Tahar. *La nuit sacrée*. Éditions du Seuil, 1987.
Bey, Maïssa. *Hizya*. Éditions de l'Aube, 2015.
Boudhiba, Abdelwahab. *La sexualité en Islam*. PUF, 1975.
Boumahdi, Ali. *Le village des asphodèles*. Robert Laffont, 1970.
Bourdieu, Pierre. *La domination masculine*. Éditions du Seuil, 1998.

- Bourquia, Rahma. *Femmes et fécondité*. Afrique-Orient, 1996.
- Chebel, Malek. « Mères, sexualité et violence ». *Être femme au Maghreb et en Méditerranée. Du mythe à la réalité*, Karthala, 1998, pp. 49–59.
- Clavaron, Yves. *Poétique du roman postcolonial*. Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011.
- Dore-Audibert, Andrée, et Souad Khodja. *Être femme au Maghreb et en Méditerranée*. Karthala, 1998.
- El Khayat-Bennai, Ghita. *Le monde arabe au féminin*. PUF, 1998.
- Fekkar, Yamina. « La femme, son corps et l'Islam. Questions et contradictions suscitées par le vécu quotidien en Algérie ». *Annuaire de l'Afrique du Nord*, vol. 18, 1979, pp. 135–146.
- Guessous-Naâmane, Soumaya. *Au-delà de toute pudeur : la sexualité féminine au Maroc*. Eddif, 1998.
- Helm, Yolande. « Entretien avec Malika Mokeddem ». *Malika Mokeddem : Envers et contre tout*, L'Harmattan, 2000, pp. 39–51.
- Lacoste-Dujardin, Camille. *Des mères contre des femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*. La Découverte, 1985.
- Mezgueldi, Zohra. « La maternité dans la littérature féminine au Maroc ». *Lectora*, vol. 14, 2008, pp. 51–63.
- Mokeddem, Malika. *Le siècle des Sauterelles*. Ramsay, 1991.
- . *Les Hommes qui marchent*. Grasset & Fasquelle, 1997.
- Moura, Jean-Marc. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. PUF, 2005.
- Segarra, Marta. *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*. L'Harmattan, 1997.
- Zouari, Fawzia. *Par le fil je t'ai cousue*. Plon, 2022.

About the authors:

Syntyche Assa Assa. Enseignant-chercheur au département de Lettres Modernes de la Faculté de Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Omar BONGO de Libreville. Membre du Centre de Recherche et d'Etudes sur le Langage et les Langues (C.R.E.L.L.). Docteur de l'Université Paul Valéry-Montpellier III en Etudes Culturelles et Francophonies, spécialité Francophonie (2014).

Quelques publications :

- Assa Assa, Syntyche. « Déconstruction du mythe de la femme poto-mitan et reconstruction de la figure féminine dans *Désirada* de Maryse Condé ». *Uirtus*, vol. 3, no. 3 (décembre 2023) : 77-98.

- Yves Romuald DISSY-DISSY & Syntyche ASSA ASSA. « Corps Féminin et territoires dans le champ littéraire du Maghreb francophone. Lecture de Ben Jelloun, Bey, Chraïbi, Mokeddem et Zouari ». *Gralifab Spécial*, no. 1, vol. 1 2023, pp. 203-220.

How to cite this article/Comment citer cet article:

MLA: Assa Assa, Syntyche. "Les figures de la mère dans les romans francophones maghrébins." *Uirtus*, vol. 5, no. 2, August 2025, pp. 478-495, <https://doi.org/10.59384/uirtus.2025.2963>.